



Hôtel-Motel présente

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Texte et mise en scène de Philippe Ducros



Vendredi 14 avril à 20h
Vendredi 14 avril à 14h30 (Scolaire)

Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine
1, place Jean-Vilar – 94400 Vitry-sur-Seine
Réservations : 01 55 53 10 60 – contact@theatrejeanvilar.com

Bureau de presse - Théâtre Jean Vilar : **ZEF**
Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37
Assistée de Clarisse Gourmelon : 06 32 63 60 57
contact@zef-bureau.fr / www.zef-bureau.fr

« Pour le peuple colonisé, la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète, c'est d'abord la terre : la terre qui doit assurer le pain et, bien sûr, la dignité. »

– Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*

LA CARTOMANCIE DU TERRITOIRE

Phillipe : À l'hiver 2015, j'ai décidé d'aller voir. Avec l'intuition qu'à travers eux, je comprendrais mieux. Je comprendrais ce qui se passe derrière le paysage de notre modernité, derrière les pipelines qu'on veut greffer à ses veines, ce pétrole qu'on s'injecte et cette mémoire qu'on coupe à blanc. Comprendre aussi un peu l'épuisement où m'ont plongé mes semaines de 80 heures, cet esclavage moderne que je me suis moi-même imposé. Moi, en tant que peuple, moi, en tant qu'artiste. Moi en tant qu'homme défriché, miné, vidé de ses réserves.

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

La cartomancie du territoire est une création théâtrale et vidéographique sur notre rapport aux réserves autochtones et aux réserves naturelles, sur la colonisation du territoire et de la pensée. Basée sur plusieurs séjours dans différentes communautés des Premières Nations du Québec, cette œuvre va à la rencontre de ces gens qu'on ignore, mais qui sont les descendants du sol sur lequel on vit, ce sol que l'on piétine, que l'on pille. Ceux qu'on kidnappait vers les pensionnats où sommeillait l'horreur la plus noire. Le protagoniste se définit comme un Québécois francophone. Il tente de voir et de comprendre les ravages du colonialisme perpétré sur ces Nations autochtones par un système qui le favorise encore. Qu'en est-il aujourd'hui de ce génocide? De cette violence? Parce que le pillage, le racisme systémique et la violence continuent. Pourquoi? Et serait-il possible, à travers leur histoire et leurs réalités, de voir notre propre colonisation, celle qu'on s'impose en tant qu'individu, en tant que nation, celle qu'on impose au territoire qui nous habite et qui définit notre destinée commune? Serait-il possible d'apprendre d'eux, de voir comment ils ont survécu, comment ils se décolonisent, comment ils réinventent des paradigmes à notre modernité? Après tout, leur cosmogonie découle directement de ce paysage qui nous habite.



La scierie de Pointe-aux-Outardes, près de Pessamit. © Éli Laliberté (2018)

Les images du territoire incluses à ce dossier sont issues des projections vidéo du spectacle.

Le spectacle a été créé du 27 mars au 7 avril 2018 à Espace Libre à Montréal. La mise en scène tourne autour de l'imposante présence d'images du territoire québécois filmées à l'hiver 2018 par le cinéaste Éli Laliberté, qui travaille depuis vingt ans au cœur des réalités des Premières Nations. En résulte un objet scénique qui flirte avec la vidéo d'art et l'installation contemporaine.

Le texte, publié chez Atelier 10 dans la collection Pièces, a été finaliste pour le **Prix de la dramaturgie de langue française de la SACD** de 2017. Il a été écrit avec le soutien du Conseil des arts du Canada. *La cartomancie du territoire* a également bénéficié d'une importante résidence de création chez Recto-Verso et d'un appui du Théâtre La Rubrique.



Aux abords de Mashteuiatsh. © Éli Laliberté (2018)

Une production **HÔTEL-MOTEL**

Texte et mise en scène : **Philippe Ducros**

Avec **Marco Collin, Philippe Ducros** et **Sharon Fontaine Ishpatao**

Traduction vers l'innu-aimun : **Bertha Basilish** et **Evelyne St-Onge**

Images : **Éli Laliberté**

Musique : **Florent Vollant**

Assistance à la mise en scène : **Jean Gaudreau** (création), **Charlotte Ménard** (reprise)

Conception vidéo : **Thomas Payette / HUB Studio**

Intégration vidéo : **Antonin Gougeon / HUB Studio**

Éclairages : **Thomas Godefroid**

Conception sonore : **Larsen Lupin**

Chants : **Kathia Rock**

Costumes : **Julie Breton**

Direction technique : **Samuel Patenaude** (création)

Direction technique et sonorisation : **Serge Rodrigue** (tournée)

Vidéo, éclairages et régie : **Gaspard Philippe** (tournée)

Direction de production : **Marie-Hélène Dufort**

Répétiteur : **Xavier Huard**

Aide aux costumes pour la création et aux accessoires : **Robin Brazill**

Captation et bande-annonce : **Camion Productions**

Relations de presse : **Karine Cousineau**

Design graphique : **Thomas Csano**



BANDE - ANNONCE

Bande-annonce du spectacle

<https://www.youtube.com/watch?v=6qrCqAHcwz8>



Capsule de La fabrique culturelle

<https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/12490/la-cartomancie-du-territoire>



LA DÉMARCHE

Nous habitons une terre pillée. Les Premières Nations vivent en un tiers-monde imposé au cœur même de ce Canada, cité en exemple de droits humains. Et l'ethnocide est presque complet. Déracinés, les autochtones essaient tant bien que mal de revenir à leurs traditions, à leur dignité. Certains y arrivent. D'autres moins. Nous, descendants de colons à notre tour conquis, on se réfugie dans notre narratif identitaire en se positionnant en tant que victime. On se dit que les massacres ont été perpétrés par d'autres, à une autre époque, une époque de colonialisme où la vie humaine n'avait pas la valeur absolue qu'on lui confère de nos jours, où les mythes de justice, d'égalité, de droits humains et de promotion de la démocratie n'avaient pas la même prise sur l'imaginaire collectif. Pourtant, qu'en est-il aujourd'hui de ce pillage culturel et économique envers les Premières Nations ? De cette violence ? Parce que le pillage, le racisme systémique et la violence continuent au Québec. Pourquoi ?

En 2015, Philippe Ducros est parti à la rencontre de certaines nations autochtones du Québec, comme il l'a fait pour ses autres projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. Il a voulu voir ces gens en bordure de nos villes et de l'immense, constater leurs conditions de vie. Mesurer le déracinement et les ravages de l'endoctrinement.

Ce parcours l'a mené jusqu'en milieu carcéral, où la surreprésentation autochtone est symptomatique des traumatismes qu'ils portent en héritage, ainsi que du racisme systémique qui dure. Serait-ce encore tabou que de définir notre responsabilité devant la désolation de certaines réserves, devant l'absence de sens, et l'errance mentale et physique dont certains membres des Premières Nations ont hérité ? Ne plus laisser les enfants mourir la bouche collée au tuyau d'échappement des grands camions miniers. Ne plus laisser notre mémoire s'envoler par la gueule du tuyau d'échappement des grands camions forestiers.

La cartomancie du territoire dresse un bilan de ces recherches. Composée de témoignages et de réflexions intimes et géopolitiques, elle prend la forme d'un road trip sur la route 132 et la 138. Le spectacle qui en découle se veut une installation théâtrale à trois voix, avec chant, musique et vidéo. L'équipe est, entre autres, constituée d'artistes des Premières Nations : les comédiens Marco Collin, Innu de Mashteuiatsh, et Sharon Ishpatao Fontaine (qui remplace Kathia Rock), Innue de Uashat, ainsi que le compositeur Florent Volland, Innu de Mani-Utenam, ou encore le vidéaste Éli Laliberté, adopté par la communauté Mi'gmaqs de Gesgapegiag. Lorsque possibles, les représentations peuvent être accompagnées d'une exposition de l'artiste atikamekw Meki Ottawa.

Sharon : Uemut tshika ui tshishkutamatishunan ueshkat ka ishinniunanut eshpish mishat anite tshissenitamun. Tshetshi kau katshitinamak ka aitiht tshishennuat. Tshika ui tshishkutamatishunan ka ishinakuak shashish mak e natutakaniti puamuna. (*Il faut rouvrir le lien avec l'infini. Avec l'immense. Réapprendre à parler avec les ancêtres. Réapprendre à parler au passé, à écouter les rêves.*)

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

À perte de vue

Le terme *réserve* ne fait pas seulement allusion à ces bantoustans où l'on a stationné les Premières Nations. Il fait aussi référence aux réserves naturelles qui sont derrière cette prise du territoire, cet océan d'arbres qui est actuellement coupé à blanc, parsemé de trous miniers abandonnés. Le 9 décembre 2016, le gouvernement libéral du Québec a imposé un bâillon pour faire adopter la loi 106, la première loi sur les hydrocarbures de la province. Cette loi va jusqu'à permettre l'expropriation des citoyens par l'industrie fossile, pour donner accès aux ressources naturelles. À travers *La cartomancie du territoire*, nous voulons entre autres transporter ces réflexions sur le territoire qui nous habite, y dévoiler les impacts de la colonisation, de l'exclusion et de la dépossession.

Philippe : *Au Québec, la forêt est publique. C'est rare. Or, dans les années 1990, on sortait du territoire un million de trucks de bois par année. Un million. Depuis des décennies. Pourtant, la forêt est capable de se régénérer juste de 800 000 trucks par année. Tout est coupé. Partout. Même dans les réserves fauniques. Même dans les pourvoiries. Même dans le budget du ministère de l'Environnement. Même dans le nombre d'experts en vérification. Tout est coupé. Reste le bord des lacs, des autoroutes, les réservoirs, et le cercle polaire.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*



Marco Collin et Kathia Rock. © Maxime Côté (2018)

LE SPECTACLE

Les réalités autochtones sont bouleversantes. La détresse qui rôde dans leurs communautés est directement reliée à des blessures liées à un ethnocide perpétué au fil de l'Histoire. Leur guérison passe souvent par un retour au territoire et à une réappropriation de leur langue. À travers cette langue et les traditions liées à l'occupation du territoire, la dignité reprend vie et redonne forme à l'identité même de ces nations. Le territoire et la langue servent donc d'axe à la mise en plateau de la représentation.



Mani-Utenam. © Éli Laliberté (2018)

Marco : *Alors en luttant pour le sauver, le territoire, on perd du terrain dans la tête. On s'assimile, on accepte les concepts qui nous déracinent, comme la propriété.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

Le territoire

Le spectacle flirte avec l'installation vidéographique. La scène est immergée de paysages de l'hiver québécois, parfois de plans fixes, d'autres fois, de la 138 qui défile, du fleuve qui se déploie, ou encore des réserves qui respirent. Elles ont été tournées sur la Côte-Nord, entre Pessamit et Ekuanitshit, autour de Mashteuiatsh au lac Pekuakami (lac Saint-Jean) et en Gespe'gewa'gi (Gaspésie). Les photos intégrées à ce dossier sont issues de ces tournages.

Au fur et à mesure de la représentation, les interprètes se déplacent, occupent l'espace, l'habitent avec retenue. Comme le texte plonge au cœur des témoignages que Philippe a reçus lors de ses séjours en terre autochtones, l'interprétation est composée d'adresses directes et simples au public. Il est ainsi possible de mettre de l'avant les mots et leur bagage émotif. Les comédiens sont sobrement sur scène, encadrés par des projections du territoire. Ce territoire, au cœur du processus de guérison des 11 nations, est aussi celui qu'on asservit aujourd'hui. Il est donc presque toujours en arrière-plan et devient un personnage de la représentation. À l'exception de la partie en prison, où s'allume un fluorescent à la lumière crue, rude, mettant temporairement fin aux projections, amplifiant ainsi la métaphore territoriale de l'incarcération.

Dans ce grand poème visuel, chaque scène devient alors une strophe, un monde. Les corps des interprètes servent d'ancre aux images environnantes. Le tout pour que le spectateur ait l'impression d'être partie prenante du paysage, du territoire. En découle une méditation sans cesse renouvelée, à la fois technologique et intime.

Le vent du verbe

Il nous semble important que les différentes langues soient représentées sur le plateau. Le français de l'auteur ; l'innu-aimun, cette langue arrachée aux Innus dans les pensionnats, mais qui aujourd'hui est porteuse de guérison et de dignité ; et l'anglais qui isole les Mi'gmaqs en cette Gaspésie francophone, mais qui aussi rappelle la conquête du fait français par la Grande-Bretagne et la lutte pour sa préservation. Donc, en plus du français, certains passages sont en innu-aimun ou en anglais, le tout avec surtitres.

Finalement, grâce à la présence de chants traditionnels et à une musique envoûtante, la représentation prend peu à peu la forme d'un rituel initiatique, à l'image du parcours du narrateur, perdu dans ses pensées au volant. Nous sommes accompagnés par une bande musicale inédite de Florent Vollant, adaptée pour la scène par Larsen Lupin. Cette trame sonore minimaliste, mais riche, à la fois inspirée de musique traditionnelle innue et d'ambiance méditative, porte l'introspection nécessaire au spectacle.



Marco Collin. © Maxime Côté (2021)

Sharon : *On est coincés dans nos réserves, le bout de terre qui nous étouffe. Y rôdent les prédateurs, les errants du passé. On a des monstres pour voisins. On les aime, ils sont nous. Mais je veux des demains. Je sais, dehors, c'est noir, mais dedans, je connais, le mal de vivre, les fenêtres bouchées, l'ADN blessé, les plaies de lit, les beuveries hurlantes des nuits d'hiver où il fait tellement froid que les oiseaux tombent en vol. Je peux pas espérer juste au bingo. Je veux sortir, vivre, vaincre... Mais pour ça, il faut prendre l'autoroute. Jouer à la grosse loterie, le bingo des trucks qui nous passent dessus. Risquer sa vie pour ne pas mourir. Chercher ailleurs comment aimer, comment s'aimer.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

Peu à peu, jour après jour, j'assiste au démantèlement de la solidarité intrinsèque au « modèle québécois ». Peu à peu, je suis témoin de l'exploitation radicale du sol et du sous-sol chez nous, du chacun pour soi qui vient automatiquement avec le sabotage de l'austérité, de la précarité croissante des gens que j'aime. Peu à peu, au retour de mes errances à travers le monde, je me suis mis à ne plus reconnaître la quiétude de notre coin de Terre. J'ai donc commencé à ressentir le besoin de tourner mon regard vers notre propre aliénation. Peut-être aussi, parce qu'en 2014, j'ai eu un coup de fatigue. Un peu sur les genoux, je cherchais réconfort en regardant le grandiose de nos horizons. Malheureusement, je n'arrivais qu'à voir la menace. Les minières, les pétrolières et les forestières, sont en train de reproduire chez nous, la césarienne forcée de la RDC. N'importe où, je ne sentant nulle part chez moi, j'ai donc tenté, tant bien que mal, de faire des liens, de comprendre. Pour y arriver, je me suis tourné vers ceux qu'on tente d'ignorer, les Premières Nations et les Inuit, qui vivent en un tiers-monde imposé, au cœur même de ce paysage que j'aime tant.

J'ai donc entrepris de sillonner le territoire des 11 nations du Québec comme je l'avais fait pour mes projets en Palestine, en Israël, en République démocratique du Congo et ailleurs. À regarder comment les Premières Nations réussissent à se relever des blessures du colonialisme, il me semble possible de trouver des pistes pour identifier certains aspects de mes propres aliénations pour ensuite tenter de les guérir, tenter de sortir moi-même du legs générationnel de ces aliénations.

J'ai tiré de ces séjours, comme à mon habitude, un carnet de voyage qui dresse un bilan intime de ces recherches. Ces carnets me servent depuis toujours de matière première à l'écriture de mes pièces. S'y retrouvent déjà des thématiques, une cosmogonie, et quelques courants de pensée qui feront partie de mon écriture en cours. Ces carnets sont l'épine dorsale de *La cartomancie du territoire*.

Merci donc aux Innus, aux Mi'gmaqs, aux Anichinabés, aux Inuit et aux autres qui ont accepté de se confier à moi, de partager un café le temps d'une rencontre. Il n'est pas facile de remonter la rivière de nos souvenirs, surtout lorsque les remous de l'Histoire sont si forts. Merci de votre confiance et de votre générosité. J'ai beaucoup appris à vous écouter.

Un merci tout attentionné à Evelyne St-Onge et à Philippe McKenzie. Il faisait vraiment froid, à l'hiver 2015. Vous m'avez invité chez vous, m'avez ouvert votre porte et votre cœur de façon si chaleureuse, si spontanée... Votre amitié m'est vraiment précieuse.

M'st no'gmaq, disent les Mi'gmaqs à la fin de leurs cérémonies pour remercier leurs ancêtres et leurs relations... Ce texte, *La cartomancie du territoire* a quelque chose de cérémonial pour moi. Alors, je finirai en disant à mon tour *m'st no'gmaq*...

À toutes mes relations.

Philippe Ducros

PRODUCTIONS HÔTEL-MOTEL

Hôtel-Motel est une compagnie de théâtre qui s'est donné comme mandat de sortir le spectateur des cuisines du Québec afin que la question identitaire propre à notre coin de Terre soit ancrée dans une vision macroscopique, en concordance avec les enjeux mondiaux actuels. Son directeur artistique Philippe Ducros puise une grande partie de son inspiration dans ses multiples voyages. Il veut livrer ses préoccupations aux spectateurs, les porter ainsi à regarder le monde comme une série de vases communicants.



Beyrouth. © Philippe Ducros (2004)

Depuis sa création, la compagnie a produit près d'une dizaine de projets, dont *L'affiche*, en décembre 2009, sur les impacts de l'occupation de la Palestine des deux côtés du mur. Pour l'écrire, Philippe est allé à six reprises au Proche-Orient, dont trois en Palestine occupée et en Israël. *L'affiche* a été des cinq finalistes du Grand Prix de littérature dramatique de 2009 en France. Cette production a été lauréate de nombreux prix dont « Spectacle de l'année 2009-2010 » décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre.

Au printemps 2011, en coproduction avec le Festival TransAmériques, Hôtel-Motel présente *La porte du non-retour*, sur le rôle de l'industrie minière canadienne dans la guerre en République démocratique du Congo, le conflit le plus meurtrier depuis 1945. Ce projet a été repris en France, en Suisse, au Québec et à Ottawa, en plus d'être présenté en programmation officielle du Festival d'Avignon en 2013. Plus de 40 semaines de représentations plus tard, *La porte du non-retour* est toujours en tournée.

En octobre 2015, *Bibish de Kinshasa*, adaptée du roman *Samantha à Kinshasa* de Marie-Louise Bibish Mumbu, parle une fois encore de la République démocratique du Congo. Ce projet fait écho à *La porte du non-retour*, célébrant cette fois la vie et la résilience de ceux qui restent debout. Après sa création, le spectacle a été programmé au Carrefour international de théâtre de Québec et a ensuite fait plusieurs escales à travers le Québec et l'Ouest canadien.

À l'été 2018 à Édimbourg, notre dernière création a vu le jour : *Première neige / First Snow*, une coproduction avec le National Theatre of Scotland et le Théâtre PàP. En réponse au référendum écossais de 2014, cette pièce brasse les notions de souveraineté, qu'elle soit intime, sociale ou territoriale, en questionnant notre capacité commune à l'espoir politique à notre époque. Lauréate du First Fringe Award et en lice pour le Scottish Arts Club Theatre Awards, elle a été présentée au Quat'Sous en février 2019.

PHILIPPE DUCROS

Auteur-metteur en scène-interprète



Philippe Ducros est auteur et metteur en scène. Il a écrit et mis en scène plus d'une dizaine de pièces. Autodidacte, sa démarche reste ancrée dans ses errances aux quatre coins du monde.

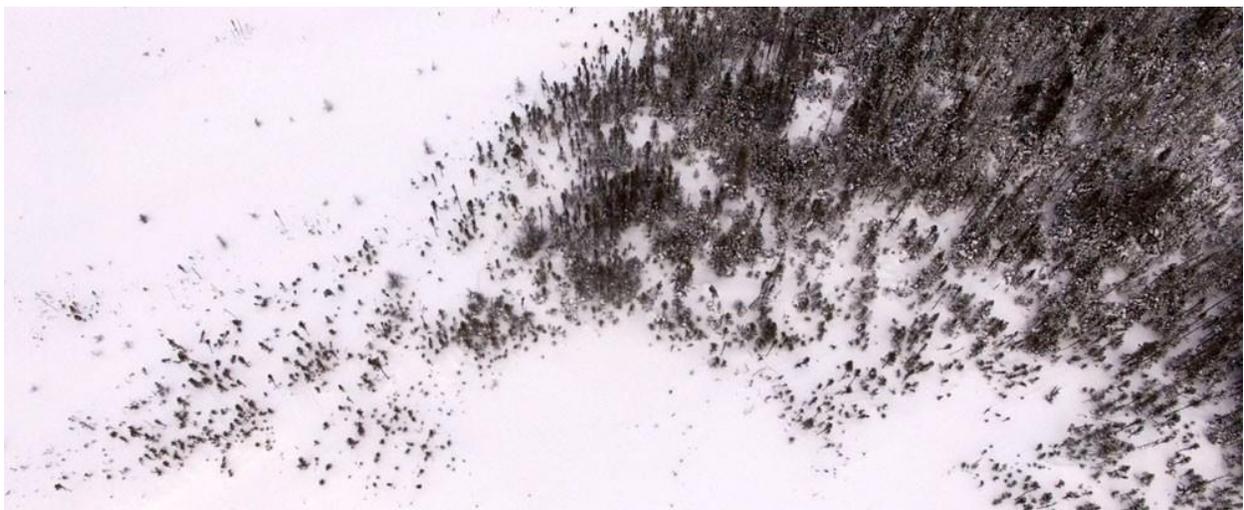
À la suite d'une résidence en Syrie, il écrit *L'affiche*, sur l'occupation de la Palestine, qu'il a visitée à trois reprises. Il y était lors des bombardements de Gaza en janvier 2009. Il y a compris que l'enfer n'entrait pas dans un écran de télévision. En 2011, il écrit *La porte du non-retour*, sur le rôle des minières canadiennes dans le conflit en République démocratique du Congo qui a fait six millions de morts. Pour écrire ce projet, il est monté à bord d'un vol humanitaire de l'ONU vers le cœur de la zone de conflit.

Outre son travail au sein d'Hôtel-Motel, il a aussi travaillé avec d'autres compagnies, comme Porte Parole ou encore le Théâtre PàP, pour qui il a signé *Dissidents*, un texte sur notre capacité d'indignation, la manipulation de notre sentiment d'impuissance, et nos possibilités de passer à l'acte pour un monde meilleur. Ce texte a été finaliste pour le Prix du Gouverneur général ainsi que pour le Prix Michel-Tremblay.

Les textes de Philippe Ducros sont publiés aux Éditions Lansman, à L'instant scène et chez Atelier 10. Son premier roman, *Eden Motel*, est sorti en 2015. Il sera ensuite en lice dans la catégorie « littérature québécoise » au Festival du premier roman de Chambéry.

Entre août 2010 et juin 2014, Philippe a été directeur artistique du Théâtre Espace Libre. Peu après, il s'est vu décerner le Prix du Public pour la Paix 2015 dans la catégorie Artisan de paix en émergence.

© Guillaume Simoneau



Épinettes noires, entre Mani-Utenam et Ekuanitshit. © Éli Laliberté (2018)



FLORENT VOLLANT _Musique

Auteur, compositeur et interprète d'origine innue, Florent Vollant grandit à Mani-Utenam. Il amorce sa carrière musicale dans les années 80 et contribue alors à la création du Festival Innu Nikamu, qui depuis, réunit chaque année de nombreux musiciens et chanteurs des diverses nations amérindiennes. Avec Claude McKenzie, il forme le duo Kashtin. De 1989 à 1995, le groupe enregistre trois albums qui leur permettent de remporter quatre prix Félix. Ce sera le premier groupe autochtone du Québec à être reconnu à l'échelle internationale. En plus de collaborer aux albums de plusieurs chanteurs québécois, Florent est toujours très présent dans sa communauté à Mani-Utenam. Il y met sur pied le studio Makusham, à la

fois studio professionnel et centre de formation pour les jeunes musiciens autochtones. En 1999, il enregistre un album de Noël en langue innue avec plusieurs musiciens, qui remportera un prix Juno au Canada's Music Awards. Depuis 2011, il est très présent sur la scène artistique québécoise. Il est également porte-parole dans de nombreux galas, et a animé pendant plusieurs années l'émission Makusham, présentée sur les ondes du réseau APTN et qui rassemble des artistes de différents horizons. Autochtones, Acadiens, Québécois. Ardent défenseur de la nature et des rivières québécoises, Florent Vollant reçoit aussi le titre d'Artiste pour la Paix en 1994.



HUB STUDIO _Vidéographie

À la croisée des arts, du design et de la technologie, HUB Studio veut rassembler les gens pour créer des expériences significatives. Spécialistes en conception visuelle, ils travaillent avec les technologies les plus avancées afin de relever les défis créatifs les plus ambitieux. L'équipe est composée de concepteurs vidéo, concepteurs d'éclairage, scénographes, réalisateurs, motion designers, programmeurs, directeurs techniques, régisseurs et coordonnateurs de production. Parmi leurs projets d'envergure, l'on compte *Les aiguilles et l'opium* (Ex Machina, 2014), *Cité Mémoire* (Montréal en histoire, 2016), *J'aime Hydro* (Porte Parole, 2017).



LARSEN LUPIN _Conception sonore

Ce pseudonyme cache un compositeur, un musicien, un concepteur sonore et un ingénieur du son. Larsen Lupin rôde depuis vingt ans et a été entendu dans plus d'une centaine de cas de musiques originales ou de conceptions sonores. Parmi ses récents projets, l'on compte entre autres *Le déclin de l'empire américain*, *Dimanche Napalm*, *Nous autres les autres*, *J'accuse*, *Tu te souviendras de moi*, *Les jours de hurlement*. Le repaire de Larsen Lupin est au théâtre, mais il maraude aussi dans d'autres domaines.

QUELQUES IMAGES DU SPECTACLE



© Maxime Côté (2021)

Sharon : Depuis 1980, 1600 femmes autochtones ont disparu ou ont été assassinées. 1600 Cédrika Provencher passées inaperçues. Plus qu'une affiche MISSING à chaque kilomètre sur le bord de l'autoroute entre Montréal et Natashquan.

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

SCÈNE 14

(...)

Philippe : La porte du Nord.

Sharon : *Shash tapishkau, shash pipun, shash kashinimatun takun. Shash metikat minuenumun nipiteshkakunnan. Tshishennuat metikat petakushut nashkumueut. Minuenitakuan e nanitutuakanat.*
(La nuit se pose, c'est l'hiver et le temps du pardon. On plonge en soi. Les aînés murmurent et remercient. Il est bon de les écouter.)
Le processus de reconstruction est commencé.

Marco : Notre âme existe encore. Elle a dû monter loin, plus loin que le train de Schefferville, elle est descendue sous le mercure des bassins hydroélectriques, mais elle ne s'est pas noyée.

Sharon : Au loin, de l'autre côté de la ligne des arbres et des projets hydroélectriques, y a le cratère des Pingualuit, bouche géante tombée des étoiles. Il appelle l'esprit de Tshakapesh, encore sur la Lune.

Marco : L'âme des caribous, le chant des ancêtres, l'alphabet de la scapulomancie et les cris de bonheur de nos mères à la naissance, tout ça s'y est réfugié. Les Béothuks aussi, y sont descendus, au fond du cratère. Y'z en gardent l'entrée, protègent la mémoire au cœur du pergélisol. Y'z attendent le retour des migrations et du bon sens. Y'z existent. On existe. Demain, après demain, après les guerres, on sera encore là. Debout. Fier. Sous la Lune.

Philippe : Que les shamans se lèvent. Que les griots, les marabouts, les féticheurs, les hommes-médecine, les scapulomanciens redonnent vie à leurs guides, et que se lève une nouvelle cosmogonie spirituelle pour guider ce siècle mal parti, ce siècle qui va décider du sort de la vie sur Terre.

Sharon : *Tshishe-Manitu*

Philippe : Que reviennent les caribous.

Sharon : *Shuenimi*

Philippe : La main s'ouvre

Sharon : *Tshituassimat eku*

Philippe : Le tabac part au vent.

Sharon : *Eka uin minuut.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*

À Québec, à Orsainville, c'est des osties de racistes,
la prison marche en français pis c'est tout.





ENTREVUE AVEC PHILIPPE DUCROS

Le directeur éditorial de la collection Pièces chez Atelier 10, Justin Laramée, a posé ces trois questions à l'auteur de la pièce, Philippe Ducros.

Existe-t-il un *nous*, as-tu vu un exemple, au cours de ton voyage, une manifestation minuscule et puissante d'un *nous*?

À cause peut-être de certaines blessures évoquées dans ce texte, j'ai toujours un peu peiné avec le concept du *nous*. Qu'est-ce que le *nous*? Trop souvent, on s'en sert pour parler en mon nom, évacuant la complexité des liens humains et des frontières entre les réalités. NOUS vs EUX, *you are either with us or against us*... Or, j'ai plus souvent l'impression d'être l'étranger de mon voisin de palier que des Palestiniens que je rencontrais aux *checkpoints*, ou que des réfugiés dans les camps qui faisaient de moi, le temps d'un thé, un des leurs. Voilà ce que, en réponse à ma solitude d'errant, je souhaite comme fratrie. Ma meilleure amie en Palestine s'appelle Nadia, elle porte le hijab, prie cinq fois par jour, et a pleuré quand je lui ai dit que j'étais agnostique. Elle tente de se libérer d'une occupation militaire extrêmement violente, pendant qu'on se préoccupe de quelques burkinis sur les plages. Elle fait partie de mon *nous*. Un réseau transfrontalier chercheur de liens, de gens qui acceptent de donner à l'humanité toute sa complexité, toutes ses nuances et ses migrations. Ce *nous* porteur d'espoir, je l'ai vu, oui. Dans la roue de la médecine chez bien des Premières Nations, on retrouve quatre couleurs : le noir, le blanc, le jaune et le rouge. Souvent, j'ai entendu les porteurs de calumets de ces cérémonies parler des quatre peuples issus de ces couleurs, marchant la Terre, faisant rouler ensemble la roue de la médecine. Et je les remercie d'avoir cette force malgré les ravages de l'Histoire. Evelyne St-Onge et Philippe McKenzie m'ont ouvert leur porte et leurs souvenirs sans aucune hésitation... Ils savaient à peine qui j'étais, ils m'ont accueilli, ont partagé les macarons et ont ouvert leur four pour me réchauffer. J'aimerais croire qu'on est du même *nous*. J'en serais honoré.

Parallèlement, je me suis déjà fait traiter de *black robe*. On m'a déjà refusé l'accès à un *metashan*, un *sweat lodge*, en me faisant dire « Indian first ». Et je comprends aussi ce NOUS face à un EUX dont je fais partie. Il serait naïf, et même vulgaire de refuser de voir les conséquences du fait que je suis un *wemistikoshiw* comme disent les Cris : un Blanc. Donc, un privilégié. Lors du dernier Forum social mondial à Montréal, plus de deux cents visas ont été refusés à des participants, dont Aminata Traoré, ancienne ministre de la culture malienne. J'avais écrit une lettre détaillée pour soutenir la demande d'une amie algérienne. Non seulement, elle a été refusée, mais elle a reçu sa réponse bien après le FSM, et tout ce temps, ils ont gardé son passeport, la clouant à résidence. Il m'a fallu admettre qu'à ce moment, elle et moi, si proches de cœur, nous ne faisons pas partie du même *nous*. Je fais partie de ceux qui peuvent voyager, aller voir, revenir, circuler. Je fais partie des descendants des gagnants de l'Histoire. Ce *nous*, moins glorieux, existe aussi. Je me dois de me positionner, quand j'approche les gens et leurs réalités, avec cette vérité dans toute sa complexité et avec la responsabilité qui en découle. Je ne suis pas le prêtre pédophile du pensionnat, mais je suis du système qui a systématisé sa présence. Pour que ce *nous* d'espoir existe, pour que les rencontres soient réelles, nous devons avoir pris conscience du passé, l'avoir reconnu, et tenter de le guérir, de le réparer. Ce n'est pas tout de faire partie du dernier *selfie* du gouvernement, d'instrumentaliser la souffrance et les impacts de la ségrégation pour profiter à peu de coûts de la saveur du mois, et redorer ainsi l'image d'un parti politique pétrolière. Il faut un réel pas vers l'avant, une guérison. De cette guérison découle la réelle manifestation dans toute sa puissance du *nous*. Ce qui m'amène à ta deuxième question, Justin.

En quoi ce voyage intérieur est-il semblable ou différent des autres (Congo, Palestine, etc.)?

Bien des aspects sont différents... Tu parles de voyage intérieur, mais le semblant d'extériorité est ce qui me semble le plus important de nommer. Une des fois où j'ai couru un risque réel en Palestine, ce fut en prenant en stop des colons se rendant d'une colonie à l'autre, passant donc obligatoirement avec eux à travers les villages palestiniens. À un moment, pendant que je les écoutais délirer, j'ai réalisé que si j'avais une crevasion, il me faudrait être fichtrement convaincant pour ne pas passer moi-même pour un colon et ne pas subir la vengeance des Palestiniens envers ces bouffeurs de terre et d'espoir. Mais je l'ai fait, parce que je voulais les entendre. Parce que je *pouvais* le faire. Je semble assez extérieur à la ligne de front de cette occupation monstrueuse pour pouvoir aller d'un côté comme de l'autre et écouter. Ce qui ne veut pas dire être neutre. Dans un cas de violence, la neutralité permet l'acte de violence et se place donc du côté de l'agresseur. Mais ce que je cherche à dire, c'est que je pouvais prétendre être l'œil extérieur, même si la réalité est en fait plus complexe qu'elle en a l'air et que je ne suis pas si extérieur à eux, vu que nos modes de vie sont en fait des vases communicants.

Or, comme je le dis dans le texte, entrer dans une communauté des Premières Nations ne peut pas se faire avec la même extériorité qu'en Palestine. Ce nous propre aux *wemistikoshiw*, même bien intentionné, il existe. Et ce n'est pas un détail. Mais comme ma position est aussi celle de l'artiste, je trouve en la poésie une partie de réponse à cet enjeu éthique. L'aspect carnet intime, *road trip*, me permet d'expliquer ma position. De plus, la poésie, par sa nature intuitive et la possibilité qu'elle a de montrer l'invisible, de creuser rapidement vers le complexe et l'immense par la métaphore, permet aussi, je l'espère, de dépasser les lieux communs pour toucher à une humanité au-delà des cases et des frontières. La poésie permet d'y aller avec douceur, à tâtons. De ne pas nier la complexité, mais plutôt de l'intégrer, de la nommer, de s'en enrichir. Elle me permet de parler de ce qui me touche, de m'identifier aux Premières Nations, de participer à un nous universel où la compassion nous placerait tous dans le même groupe, tous devenus potentiellement victime ou bourreau.

Finalement, je crois qu'il est important de tenter de parler de ces réalités. Même si elles impliquent des questions éthiques délicates. On m'a dit récemment que c'était de l'histoire ancienne, que les gens savaient tout ça. Je ne le crois pas. Le racisme systémique est encore très présent, la ségrégation continue, et elle est encore banalisée. Malgré toute la maladresse qu'il peut impliquer, le geste d'écrire sur ces réalités reste quand même une main tendue vers la guérison, un désir de compréhension et de reconnaissance.

As-tu l'impression que la douloureuse empathie dont tu fais preuve à l'égard des différents peuples autochtones trace un portrait sombre et fataliste de ces communautés?

À quelques reprises dans mes recherches, je suis tombé sur des témoignages de stérilisations forcées dans les pensionnats. Ça me déchire. Ce que j'ai vu me déchire. Le portrait peut paraître sombre, mais l'Histoire l'est. Les épidémies de suicides que vivent certaines communautés chez leurs jeunes, elles sont vraiment sombres. Les Premières Nations sont des peuples qui ont été volontairement déstructurés, à plus d'une reprise, et de façon extrêmement violente. Cette déstructuration, cette violence et le mépris de soi qui en découle, se lèguent de génération en génération. Avec l'automédication qui vient avec : l'alcool, le suicide, etc. Il faut parler de ces déstructurations, de cette violence. Ne rien dire serait injurieux. Mais ce que je vois aussi chez les Premières Nations, c'est un retour à la spiritualité, aux traditions, je vois des nations debout, dignes, malgré les ravages de l'Histoire. Et ça aussi, il faut le dire. Après tout l'effort qui a été fait pour les détruire, elles ont survécu, et c'est digne d'admiration. Mais il faut aussi le dire parce qu'à regarder comment

elles se guérissent, à comprendre où elles ont puisé la force pour survivre, on peut trouver de l'espoir. On peut apprendre nous aussi à nous relever, à guérir et à survivre à cette autocolonisation, ce ravage délicat qui est la norme actuellement. Malheureusement, maintenant que les Autochtones se relèvent, certains voudraient en prendre le crédit. D'autres voudraient qu'ils marchent comme les Occidentaux, qu'ils soient des Occidentaux. Mais non. Ils se relèvent des traumatismes de l'Histoire laissés par le colonialisme, et ils le font à leur façon, en retrouvant et en respectant leurs cosmogonies. Heureusement, parce que celle de l'Occident est en train de tout détruire.

Il nous faut apprendre de ces cosmogonies, notre survie à tous en dépend



Philippe Ducros, lors d'une représentation. © Maxime Côté (2021)

QUELQUES FAITS SUR LES PREMIÈRES NATIONS

1876. Le gouvernement fédéral du très jeune Canada crée le Savage Act établissant ainsi le système des réserves, et faisant des Sauvages, des citoyens mineurs mis sous la tutelle du gouvernement fédéral. Ils deviennent les enfants d'Ottawa qui décide dorénavant ce qui est bien pour eux. L'objectif ultime était l'intégration et l'assimilation : le seul bon Indien étant un non-Indien. Cet acte, devenu la Loi sur les Indiens, est toujours en application.

Pour les Sauvages, pas le droit de propriété, donc pas droit d'hypothèque, pas d'accès au crédit, bien souvent pas de carte de crédit, parce que pas de biens à saisir. Les testaments doivent être approuvés par le ministre. L'incapacité mentale, approuvée par le ministre. L'administration des biens d'un mineur, gérée par le ministre. Toute cueillette de fonds destinés à des poursuites relatives à des revendications territoriales constitue une infraction.

Jusqu'en 1951, toutes célébrations et tous rituels traditionnels, interdits sous peine d'incarcération. L'interdiction aurait été levée à la suite des pressions pour le Stampede de Calgary.

Jusqu'en 1985, perte du statut d'Indienne pour une Autochtone se mariant à un Blanc.

Jusque dans les années 1960, l'agent des Affaires indiennes était maître et Dieu sur les réserves. Son pouvoir était quasi absolu, lui réservant le droit d'émettre des laissez-passer autorisant les Indiens à quitter la réserve, même de façon temporaire.

Pas de droit de vote avant 1960 au fédéral.
1969 au Québec.

Au palmarès du développement humain des Nations unies, le Canada arrive huitième, mais ses Premières Nations, soixantièmes, en plein tiers-monde.

Sur 633 communautés au Canada, 200 auraient encore des problèmes d'accès à l'eau potable.

Les pensionnats avaient comme but déclaré de « tuer l'Indien dans l'enfant ».

Violences systémiques

Pédocriminels

Stérilisations forcées

Expériences et torture médicale

Meurtres

Charniers.

Le dernier pensionnat autochtone au Canada a fermé ses portes en 1996.

Sur les 150 000 Sauvages de 6 à 16 ans qui y sont allés, au moins 6000 d'entre eux ne sont jamais revenus.
80 000 vivent encore.

Combien arrivent à dormir la nuit?

EXEMPLES DE QUESTIONS À POSER À VOS ÉTUDIANTS EN COURS AVANT DE VENIR VOIR LA PIÈCE

Connaissez-vous quelqu'un issu des Premières Nations?

Que connaissez-vous de l'histoire des Premières Nations vivant sur le territoire du Québec?

Combien y a-t-il de Premières Nations sur le territoire du Québec et pouvez-vous les nommer?

Pourquoi faut-il mettre en valeur et transmettre l'identité culturelle et l'histoire des premières nations?

Comment construire des ponts entre les communautés? Donnez des exemples concrets.

Pensez-vous que le théâtre, ou l'art plus largement, peut être un lieu de réconciliation?

Selon vous, une forme plus documentaire a-t-elle sa place au théâtre?

QUELQUES LECTURES EN PARALLÈLE DU SPECTACLE

L'indien malcommode, Thomas King

<https://www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/livres/indien-malcommode-2366.html>

Up Ghost River, Edmund Metatawabin and Alexandra Shimo

<https://www.penguinrandomhouse.ca/books/227773/up-ghost-river-by-edmund-metatawabin--with-alexandra-shimo/9780307399885>

Sœurs volées, Emmanuelle Walter

<http://www.sœurs-volees.com/>

Le centre du monde, Emmanuelle Walter

<https://www.luxediteur.com/catalogue/le-centre-du-monde/>

Dépossession 1 : Une histoire économique du Québec contemporain, IRIS

<https://www.luxediteur.com/catalogue/depossession/>

Cartographie de l'amour décolonial, Leanne Betasamosake Simpson

<http://memoiredencrier.com/cartographie-de-lamour-decolonial>

Je suis une maudite sauvagesse de An Anten Kapesh

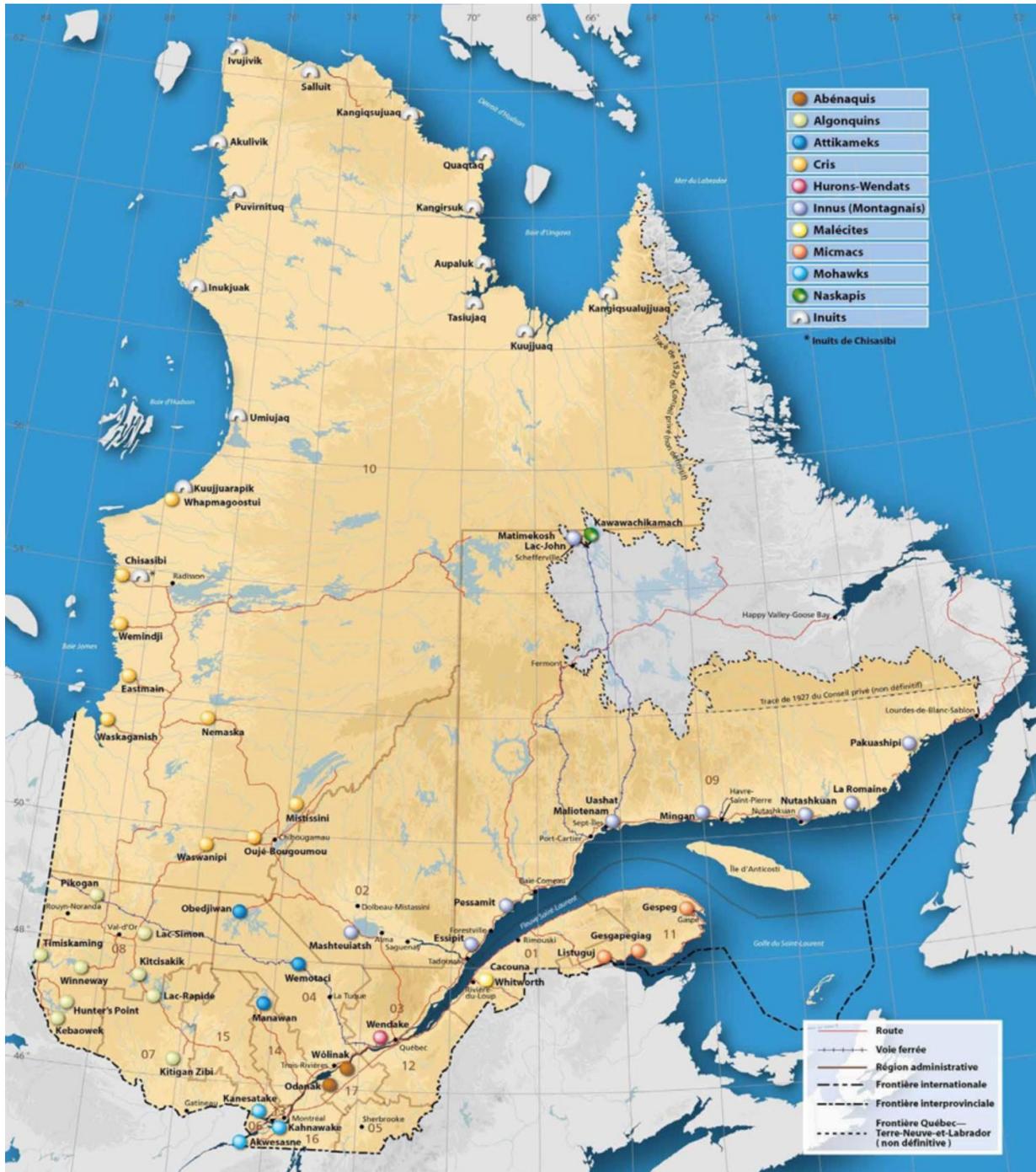
(1^{er} récit par une autrice des Premières Nations)

<http://memoiredencrier.com/je-suis-une-maudite-sauvagesse-eukuan-nin-matshi-manitu-innushkueu/>

Shuni, Naomi Fontaine

<http://memoiredencrier.com/shuni/>

LES 11 NATIONS DU QUÉBEC





Sharon Fontaine-Ishpatao et Philippe Ducros. © Maxime Côté (2021)

Sharon : *Mais tu peux mettre des omoplates de castor, d'ours, de lièvre ou de caribou dans le feu. Et à la manière qu'y brûlent, tu peux lire le futur. J'ai espoir. Je croyais jamais voir kushapetsheken, la tente tremblante, je pensais que le savoir était perdu. Mais j'en ai vu. Rien n'est perdu.*

– Extrait de *La cartomancie du territoire*